Zeitschrift: Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft = revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera d'etnologia

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 16 (2011)

Artikel: Latin kings, la "nation" de rois

Autor: Cerbino, Mauro / Rodríguez, Ana

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1007267

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LATIN KINGS, LA «NATION» DE ROIS

Abstract: The Latin Kings Nation

This article aims at giving an account of the historical, social and cultural conditions which allowed the «Latin Kings» to emerge despite the continued significant inequalities and exclusions in Ecuadorian society. Departing from normative, positivist criminology conceptions of the «Latin Kings» as a gang phenomenon, i.e. a «deviant» formation of young people, we consider the gang as a national narrative, established and developed at the very core of the failed modernity of the Ecuadorian nation-state, particularly its neo-liberal projects.

Mots-clés: Latin Kings · Jeunes · Etat-nation · Exclusion · Transnationalisme · Colonialité

Mauro Cerbino, Ana Rodríguez

«Privée de cette visibilité non médiée de l'historicisme [...], la nation devient le symbole de la modernité en devenant le symptôme d'une ethnographie du ‹contemporain› dans la culture moderne.»
Homi K. Bhabha (2007: 235)

«Il n'existe pas de loi pour les exclus. La condition de celui qui est exclu consiste en l'absence de loi qui s'applique à cette condition.»
Zygmunt Bauman (2006: 64)

En Equateur, le phénomène des bandes de jeunes, ou gangs, apparaît à la fin des années 1990[1]. Les jeunes des secteurs populaires des grandes villes équatoriennes sont alors les protagonistes d'agressions et de violence urbaine dans les reportages journalistiques de la presse à sensation. Dans certains cas, les quotidiens en arrivent même à parler d'affrontements de «guérilla urbaine», comme l'écrit *El Comercio*: «Mapasingue sous les échanges de tirs», en se référant aux actes de deux gangs, *Latin Kings* et *Netas*, dans un quartier périphérique de Guayaquil. C'est dans ce contexte qu'en 1997, alors que nous menions une recherche sur les cultures jeunes à Guayaquil, nous avons entendu parler pour la première fois de la «nation»[2] des *Latin Kings* (LK)[3], groupe teinté d'une dimension mythique que les médias exploiteront. La nation LK existait depuis cinq ans. En 1992, un jeune venu de Brooklyn, King Juice, fils d'Equatoriens émi-

[1] Ce texte est une version adaptée et abrégée de «La Nación imaginada de los Latin Kings. Mimetismo, colonialidad y transnacionalismo» (Cerbino et Rodríguez 2008). Voir Cerbino et al. (2000) pour une approche générale de la jeunesse en situation de marginalité en Equateur.

[2] Le terme «nation» fait l'objet ici de deux usages différents qui seront précisés au fil du texte (Ndt).

[3] La nation des *Latin Kings* («nation LK» par la suite) est la seule organisation de jeunes que nous connaissons qui utilise le terme «nation», ce qui s'explique par les caractéristiques suivantes: le nombre de membres (plusieurs milliers), l'organisation en groupes dans chaque quartier, ville, province, pays ainsi que de manière transnationale, l'existence d'une littérature normative et d'un imaginaire collectif et commun qui permettent à la nation de se reproduire même si la plupart de ses membres ne se connaissent pas entre eux.

grés aux Etats-Unis, plantait le drapeau*[4] des *Latin Kings* au sud de Quito, dans le parc *Primero de Mayo*. Deux années plus tard, en 1994, la nation est fondée à Guayaquil par King Boy Gean dans le quartier de *La Garzota*. Ces deux fondateurs ont en commun d'avoir amené des textes écrits (connus comme la littérature* ou la bible LK*), produits dans un premier temps par des fils d'émigrants latino-américains aux Etats-Unis. Ces textes ont été successivement mis à jour par des membres de la nation de New York et d'autres villes de différents continents, dont Quito et Guayaquil en Equateur (Brotherton et Barrios 2004; Feixa et al. 2006; Cannarella et al. 2007). Cet ensemble de textes et leurs mises à jour postérieures sont quelques-uns des éléments qui contribuent non seulement à différencier la nation par rapport à d'autres groupes de type gang, mais qui obligent aussi à la penser comme une organisation juvénile *sui generis* parmi celles qui ont été étudiées jusqu'à maintenant.

Cet article se propose de rendre compte de ce caractère particulier de la nation LK, une organisation qui se reproduit sur deux continents depuis au moins six décennies, malgré la forte répression policière et le stigmate social dont elle est l'objet. Les questions qui guident notre travail d'analyse ont pour objectif de s'écarter des visions essentialistes qui tendent à naturaliser l'action juvénile comme violente: quelles sont les conditions sociales qui rendent possibles la reproduction et l'actualisation de la nation LK? Sur quoi se base le transnationalisme de la nation LK? Et plus fondamentalement: quel sens cette organisation juvénile confère-t-elle au terme «nation»?

ABSENCE D'ETAT ET MARGINALITÉ EN EQUATEUR

L'urbanisme de Quito et de Guayaquil se configure de manière différente; cependant, les deux villes sont constituées de grands quartiers populaires marginaux. A Guayaquil, ces quartiers forment indistinctement la majorité du territoire habité, sans ordre géopolitique. Les banlieues alternent ainsi avec une urbanisation de luxe, des quartiers de la classe moyenne et des secteurs commerciaux et industriels. A Quito, l'absence de politique de logement et de planification urbaine, de même que la topographie de la ville en forme de large couloir bordé de montagnes, ont eu pour conséquence que le sud et le nord apparaissent comme deux pôles éloignés. Depuis les années 1930, Quito s'accroît vers le nord, région où se concentrent les institutions publiques et où se focalisent tous les regards, tandis que les quartiers du sud – auparavant zone d'*haciendas* agricoles et d'élevage et par la suite de développement industriel – ont commencé à croître depuis les années 1960 au travers de formes d'organisation populaire, de coopératives ouvrières et de mécanismes développés à partir de l'imagination populaire, afin de résoudre les problèmes de logement. Peu à peu, l'extrême nord et les versants, en tant que limites toujours changeantes de la ville, sont également apparus comme des zones d'habitation alternatives. Il n'est pas possible de parler, en Equateur, de «ghettos», si nous entendons par ce terme une délimitation spatiale et surtout raciale, comme c'est le cas, par exemple, aux Etats-Unis (Wacquant 2006). A partir de là, nous pouvons nous demander comment se constituent la marginalité et l'exclusion dans les villes équatoriennes. Ces conditions sont diffuses; elles traversent des espaces physiques et symboliques, bien qu'elles se concentrent aussi dans des lieux déterminés et qu'elles impliquent des secteurs sociaux qui demeurent paupérisés, vulnérables et précarisés par la constante absence de politiques publiques adéquates.

Dans les années 1990, quelques événements vont rendre perceptibles des contradictions qui révèlent la dimension incohérente, mais fonctionnelle, de la politique étatique équatorienne naissante. D'une part, le conflit armé avec le Pérou (1995), qui a généré d'énormes dépenses en armement, mais qui a uni la population nationale face au projet commun de se différencier des «ennemis» péruviens; d'autre part, la crise financière de 1998, la plus grave de l'histoire équatorienne récente.

Si nous comprenons l'expression «Etat-nation» comme rendant compte de deux dimensions complémentaires qui sont, d'une part, la démocratisation et la modernisation des institutions publiques et, d'autre part, l'aspect culturel (l'identité nationale), qui nécessite des projets culturels effectifs, nous pouvons constater que l'Etat-nation équatorien a un bas niveau de modernisation – et donc que l'Etat lui-même est faible – mais qu'il s'accompagne d'efforts importants pour constituer une identité nationale. Au XXe siècle, les constructions de la nation en Equateur ont été des projets intellectuels et culturels qui ont commencé à développer leurs stratégies discursives dans les champs de la peinture, de la littérature, des moyens de communication ou des textes scolaires. Des figures qui subsument les différences entre co-nationaux, c'est-à-dire qui ont une fonction fédératrice ne reconnaissant pas la particularité culturelle de chaque groupe social, sont construites et maintenues en tant que garantes de la légitimité historique quand il est question de la nation. La figure de l'«Indien» en est un

[4] Les mots suivis d'un astérisque (*) se trouvent dans le «Petit glossaire LK» en fin d'article.

exemple intéressant, puisqu'il constitue un des «Nous», peu nombreux d'ailleurs, de l'imaginaire national au XXe siècle. Ainsi nous comprenons pourquoi les politiques indigénistes continuent à générer des formes d'identification, bien que ces politiques, tout en cherchant à agir sur le peuple-nation, ne soient pas accompagnées de projets socioéconomiques et citoyens qui procurent le bien-être social. En Equateur, un secteur de marginaux et d'exclus s'est constitué dans une proportion telle que nous ne pourrions pas dire que ces conditions – la marginalité et l'exclusion – soient le résultat du démantèlement de l'Etat contemporain, de la production de résidus humains (Bauman 2006) ou de l'échec de politiques publiques de bien-être social. Ce qu'on observe plutôt en Equateur est un Etat absent et un pays qui n'a pas été capable d'imaginer une nation au-delà du simulacre réalisé par les élites qui ont elles-mêmes hypothéqué le futur du pays en reproduisant les privilèges et le clientélisme propres à un Etat prémoderne, ainsi qu'une économie d'enclave dont bénéficie seulement la bourgeoisie. La marginalité et l'exclusion acquièrent ainsi en Equateur un caractère structurel qui révèle des conditions sociales de survie et des stratégies pour les surmonter de la meilleure manière possible.

C'est dans ce contexte qu'apparaissent et s'accroissent les *Latin Kings*, qui constituent surtout un symptôme de l'absence d'un Etat-nation capable de construire des référents pour la jeunesse, particulièrement celle des secteurs populaires. L'inexistence de politiques publiques de la jeunesse renforce cette contradiction et cette absence: il s'agit en effet du secteur de la population le plus nombreux (presque 60% des Equatoriens ont moins de vingt ans). Les jeunes se voient obligés de trouver des mécanismes de reproduction de la vie sociale, en marge d'un Etat de droit inexistant en pratique, bien que proclamé sur le papier. Les loisirs, la protection groupale et la participation à un tissu social constituent les principales composantes de la vie sociale d'un *Latin King* et des jeunes dans leur ensemble. Nous pouvons constater que, de manière générale, la jeunesse vit en Equateur dans la marge, étant donné qu'elle demeure un sujet sans droit. Cependant, des groupes de jeunes ont réussi à exercer une certaine pression sur les institutions politiques de façon à ce qu'elles accèdent à certaines de leurs demandes et de leurs besoins. C'est le cas d'organisations ou de mouvements juvéniles faisant partie de ce qu'on appelle les «cultures jeunes», comme les rockers ou les antifascistes. Une autre partie de la jeunesse, dépourvue des opportunités et des ressources nécessaires à la mobilité et à l'ascension sociale, a fini par s'inventer sa propre nation.

Les membres de la nation LK ont agi dans la clandestinité, dans un espace interstitiel «de» et «dans» la marge, construisant une forme d'exercice citoyen qui ne se retranche pas derrière les droits formels, ni derrière la reconnaissance d'une conduite politique clairement constituée. D'une certaine manière, nous pourrions dire, avec Agamben (1995), qu'en Equateur, tout comme dans les pays receveurs de jeunes émigrants, l'Etat-nation a créé à l'intérieur de lui-même une espèce de «réfugiés» – les jeunes des secteurs populaires ici et les jeunes latino-américains dans les pays de destination – qui sont des sujets dont la condition est d'être dépourvus des droits formels qu'on réserve aux citoyens. Les réfugiés d'ici et de là-bas sont des «vies nues» (Agamben 1997), des personnes que l'Etat-nation d'aucun pays ne réussit à faire exister en tant que telles à l'intérieur de lui-même et qu'il expulse par conséquent vers la marge. Etant donné que, comme l'affirme Bauman (2006), pour les exclus, il n'y a pas de loi applicable, ceux-ci se créent un «refuge» dans une organisation parallèle (la nation LK) qui, elle, est dotée de lois qui construisent un ordre symbolique pour la vie en commun. Il s'agit de la configuration d'une nation (la LK) à l'intérieur – et à la marge – d'une autre (l'équatorienne), laquelle ne prend même pas au sérieux son existence, puisqu'elle la taxe de «gang» et qu'elle essaie de la réprimer comme si elle était une organisation criminelle.

La nation LK se configure, à l'instar de toute autre, comme une «communauté imaginée», parce qu'elle réunit les conditions par lesquelles, selon Anderson, dans l'esprit de chacun de ses membres «[vit] l'image de leur communion» (2002: 19), bien qu'ils ne se connaissent pas tous directement[5]. Il existe parmi les membres des LK un collectif imaginé et reconnu, même au niveau transnational. L'existence de codes linguistiques et gestuels, ainsi que les contenus et savoirs spécifiques liés autant à la littérature écrite qu'aux expériences vécues de chaque membre dans le cadre de la nation LK, constituent des formes d'habileté pour communiquer et se comprendre mutuellement entre rois et petits frères. Il s'agirait d'une espèce d'«habitat de sens» commun (Hannerz 1996). Ces formes de connaissances représentent un capital qui rend possible la reconnaissance mutuelle entre des membres qui ne se connaissent pas personnellement; ils permettent même d'établir des liens de prestige ou des liens hiérarchiques.

La nation LK représente tout ce qui aurait pu être un pays, mais qui ne l'a pas été, avec ses règles de coexistence (la structure organisationnelle) et ses couleurs

[5] La nation LK est constituée de plusieurs milliers de membres qui ne se connaissent pas tous personnellement.

(emblèmes) qu'on respecte, parce qu'elles signifient et donnent du sens à l'appartenance et à l'action. Elle reproduit une rhétorique construite de la même manière que dans la majorité des projets nationaux des pays latino-américains. La différence réside dans le fait que les ingrédients constitutifs de la nation LK, qui façonnent l'existence de ceux qui se reconnaissent en elle avec ferveur, représentent un ensemble d'éléments «partisans». Ils ont, d'une part, la force de montrer les défauts et les contradictions du système qui n'a pas su (ou pas voulu) créer les conditions pour rendre faisable ce qu'en partie il promettait: justice sociale, Etat de droit, équité économique. Ils constituent, d'autre part, une forme de résistance aux tentatives (d'ailleurs rares) d'intégrer les *Latin Kings* en tant que subalternes.

TRANSNATIONALISATION LK

La nation LK, par l'intermédiaire de ses mythes fondateurs, rend possible sa reproduction par le biais de ce que ses membres définissent comme planter le drapeau*. Cette action symbolique rend compte de la force identitaire intrinsèque à la nation. De plus, elle représente un symptôme qui s'active chaque fois et dans tous les lieux où n'importe quel autre drapeau reconnu par l'ONU n'offre pas aux jeunes latinos (et pas seulement à eux) une place où la vie est possible et où ils peuvent se sentir être citoyens et habiter des espaces dans lesquels ne sont pas prédominants les regards qui nient, réduisent ou détruisent les conditions minimales de la reconnaissance et du respect social. La nation LK est un corps dont les membres se répandent partout où sa présence est rendue nécessaire. Là où des groupes de jeunes vivent une condition de détresse et de discrimination, elle réussit à créer une appartenance de fait et non de droit, puisqu'elle est possible dans la mesure où les membres se situent quotidiennement à l'intérieur d'un monde de sensations et d'affects, qui les rend mutuellement reconnaissables. La nation LK ne propose pas une association de citoyens, mais de personnes. Cela signifie que l'appartenance ne se fait pas à partir d'une condition abstraite qui exclut tous les traits particuliers qui font l'existence du sujet; au contraire, elle reconnaît une identité dont les traits sont plus immédiats, comme la condition raciale du métissage, la marginalité sociale ou les problèmes familiaux. Cette appartenance est toujours la conséquence d'une faille qu'aucune rhétorique d'Etat ne peut faire disparaître ou neutraliser. Cette faille a différents noms: marginalisation, exclusion ou expulsion, iniquité ou injustice; elle se produit dans le cœur même de l'ordre social prétendument normalisateur des Etats modernes et est la conséquence de l'articulation et de la configuration systématiquement racistes et inégales des relations sociales.

Etienne Balibar, se référant aux immigrants sans papiers en France et en Europe, affirme qu'ils ont

«mis en lumière un des mécanismes principaux de l'extension du *racisme institutionnel*, qui tend à une sorte d'*apartheid* européen, associant législation d'exception et diffusion d'idéologies discriminatoires» (1997: 24).

Cet aspect est peut-être un des éléments sociologiques et politiques les plus importants lorsqu'il s'agit de penser ce type d'organisation juvénile, tant dans des contextes nationaux que transnationaux. Pour leur part, Lea et Young (1993) préfèrent parler de privation relative, étant donné que, dans le processus d'assimilation dicté par la logique du marché, une nouvelle génération de jeunes a assimilé les attentes de la culture majoritaire qui, par la suite, leur ont été en réalité niées. Cette dernière forme d'exclusion est peut-être la plus sophistiquée et la plus frappante, car elle produit un sentiment de frustration et de retrait de l'ordre «normal».

Il y a là un sens profond et dramatique de la métaphore de la nation: ce n'est pas seulement une nation à l'intérieur d'autres, c'en est une à la place d'autres. Les frontières entre elles sont les limites de l'intolérance, du stigmate et du mépris. Les membres d'organisations comme celle des LK sont toujours porteurs d'une certaine condition ou caractéristique qui les projette vers le dehors, les plaçant à la marge, générant chez eux un sentiment d'infériorité et les identifiant comme des «petits nombres» (Appadurai 2007). Les majorités d'ici et de là-bas fusionnent stéréotype et stigmate comme conditions nécessaires pour éloigner la menace que représentent ces petits nombres. Chaque contexte social qui voit la formation d'une identité majoritaire donne lieu à pareil regard, qui invente et construit ceux qu'il faut situer en dehors des limites d'un espace prétendument homogène et contrôlé. Pour cela, beaucoup de jeunes choisissent (ou se voient obligés de choisir) la rue comme lieu de survie en dehors des espaces qui leur sont déniés, comme ceux de l'institutionnalité sociale, l'école, le quartier, la famille ou l'emploi formel qui, à cause de leurs propres incapacités, tendent à expulser les excédents incontrôlables. Ces organisations protègent ceux qui n'entrent pas dans le moule; elles sont des mondes parallèles ou alternatifs pour des jeunes des secteurs populaires qui ont été convertis en sujets jetables.

NATION OU GOUVERNEMENT COLONIAL?

Nous avions pensé que la nation LK s'est constituée comme un ordre symbolique parallèle à l'Etat-nation moderne, mais alors pourquoi s'auto-dénommer «nation»? Pour le comprendre, il faut se référer au moment historique où cette organisation apparaît. La première période va depuis sa naissance à Chicago, à la fin des années 1940, jusqu'aux années 1980, alors que les LK sont surtout un groupe de jeunes portoricains qui fonctionne de la même manière que tant d'autres organisations qui réunissent des communautés d'émigrants – Mexicains, Cubains, Juifs, Afro-américains provenant du sud des Etats-Unis ou Polonais, etc. – selon le modèle des organisations illégales italiennes présentes à Chicago depuis le début du XXe siècle et qui se regroupaient presque toujours pour combattre l'exclusion et le racisme. Durant les années 1960 et 1970, l'organisation a été impliquée dans des activités délictueuses qui ont généré un stigmate médiatique qui ne la différencie pas de l'image des autres gangs. C'est seulement à partir des années 1980 que l'on peut parler de «nation» LK (*Almighty Latin Kings and Queens Nation*, qui se traduit par *Todopoderosa Nación de Reyes y Reinas Latinos*[6]); celle-ci émerge avec l'écriture des règles qui la définissent et les principes fondamentaux sont inscrits noir sur doré*, les couleurs de l'organisation. Cette réglementation écrite est diffusée et réussit à rassembler des milliers d'adeptes en peu d'années. L'ensemble des textes constitue le premier univers symbolique auquel se réfère le *modus operandi* de la nation. Ainsi, comme tout projet national, il y a une production symbolique qui est sous-jacente au dispositif homogénéisant et unificateur. La communauté imaginée des LK serait basée, comme tout projet de nation moderne, sur une série de stratégies discursives qui agissent à partir de textes culturels. A chaque actualisation[7], ces textes s'accompagnent d'actes de parole qui dévoilent que ces registres symboliques sont opérationnels et qui font que les co-nationaux proclament à l'unisson leur «amour de roi»* ou qu'ils élèvent la couronne* (en formant avec les deux mains une couronne à trois pointes), déployant des processus identitaires stéréotypés hautement efficaces.

Plus de vingt ans après la formalisation des textes, la nation se déplace vers l'Europe avec la migration de travail équatorienne. Actuellement, ces textes fonctionnent et agissent plutôt comme un texte colonial marqué par l'ambiguïté et non pas comme un texte national, puisqu'ils constituent un type de registre qui met l'accent sur les règles et les principes au détriment de la délibération démocratique (Bhabha 2007).

Durant les années 1990 et au début de l'année 2000, alors que l'organisation reste séparée de la «terre-mère» de Chicago, sans contact avec les Etats-Unis en général, les différences entre le texte colonial et ses interprétations locales en Equateur n'ont pas de conséquences directes. Elles ne produisent pas d'ambivalence dans la mesure où l'autorité coloniale n'est pas représentée; il s'agit, pour ainsi dire, d'une colonie sans colonisateurs, sans mécanismes de contrôle métropolitain. Cependant, à partir de 2000, des chapitres* de la nation voient le jour à Madrid, à Barcelone, à Murcie et dans d'autres villes espagnoles, ainsi qu'à Gênes et Milan. A Barcelone, un contact se crée avec les autorités et avec des chercheurs qui soutiennent, à partir de leur travail académique, les différents chapitres* de l'organisation pour rendre concrets des projets de reconnaissance et de légalisation. En 2006, une rencontre de jeunes et de chercheurs de différentes provenances se réalise à Gênes, où a lieu le premier contact entre les petits frères* (*hermanitos*) équatoriens à Gênes et King Mission, un des leaders de la nation aux Etats-Unis. Un pont se crée entre les Etats-Unis et l'Equateur via l'Europe, pont qui ne renforce pas le lien de respect de la littérature et des principes constitutifs, mais qui commence à générer des différences et des conflits de pouvoir. Aux dires du principal meneur de la nation en Equateur, le seul contact préalable qu'il ait eu avec des leaders aux Etats-Unis s'est fait par Internet pour établir un rapport avec ses peuples d'Equateur et d'Espagne, suivant le précepte des lois de l'organisation. Cette relation entre les Etats-Unis, lieu d'origine du texte colonial, et l'Equateur rend palpable une série de problématiques: 1) la légitimité du pouvoir colonial dans la perspective d'une crise de reconnaissance de l'autorité métropolitaine; 2) l'ambivalence de l'interprétation du texte colonial et son actualisation nationale à travers des actes de parole; 3) le renforcement des processus de transformation en tant que processus locaux d'*empowerment*; 4) l'affectation de l'organisation par son rapprochement aux chercheurs organisés en réseaux et le rôle du chercheur dans la construction de ponts avec les autorités publiques.

[6] Toute-puissante Nation de Rois et de Reines Latinos (Ndt).

[7] Les actualisations les plus importantes, symboliquement parlant, ont lieu dans les discours durant les universelles*. A ce moment, chaque orateur utilise une vision personnelle et en même temps interprète les règles à partir d'un contexte local. Le contexte états-unien des années 1970 ou 1980 ne correspond pas au Guayaquil des années 1990. Pour cela, même si les principes, comme le rejet des pratiques racistes, se maintiennent, ils ne constituent plus la motivation principale pour faire partie de l'organisation.

Comment se reconfigurent les actes de parole qui actualisent la nation LK et qui démontrent la colonialité du texte fondateur, et quelle signification ont-ils? A quels actes de parole (de tendance nationale) et à quelle littérature (de tendance coloniale) nous référons-nous? Aucun de ces deux termes ne doit être compris de manière orthodoxe, ils se trouvent dans une relation conflictuelle, mais impensables séparément; ils sont complémentaires lorsqu'ils sont mis en œuvre.

La littérature est de tendance coloniale parce qu'elle renvoie à un inventaire de normes qui remplacent l'autorité coloniale. Il s'agit d'une série de textes qui expliquent des principes et des règles, à savoir autant un univers symbolique qu'une norme pratique. Ce ne sont pas des textes fondateurs dans le sens traditionnel; ce ne sont pas des formes culturelles et pédagogiques qui façonnent un imaginaire au service d'un projet politique et social déterminé sous-jacent au projet culturel de nation, comme c'est le cas de la majorité des projets intellectuels qui constituent les nations latino-américaines. La bible LK* est un «mode d'emploi» et en même temps une «rhétorique d'origine», qui confond le projet même avec les stratégies discursives qui le rendent viable. Cette interférence est possible parce qu'il s'agit d'un projet dans lequel la moralisation de la vie est l'axe qui articule tous les aspects.

Les actes de parole, au contraire, sont tous ces gestes représentatifs ou rituels qui actualisent des contenus spécifiques de ce texte colonial, tout en se les appropriant, c'est-à-dire qui fondent une communauté nationale. Par exemple, alors qu'ils actualisent le principe anti-raciste comme fondateur, ils le nuancent: la lutte contre le racisme et l'exclusion pensée à partir du «latino» perd sa force dans un contexte métis et de consommations culturelles majoritairement «latinos», même dans les couches sociales élevées, par le fait de commencer à mettre l'emphase sur l'idée d'une «force café» – se référant à une identité métisse (analogie avec la couleur de peau) – en opposition à un processus de «blanchiment» (*blanqueamiento*)[8] social constant. Ceci instaure le thème de l'exclusion sociale avant celui du racisme. Les leaders de la nation vont parler systématiquement d'opportunités d'inclusion dans leurs discours privés et publics et mettre l'accent sur leur condition de jeunes, laissant de côté leur condition de latinos et de métis.

L'affirmation et la reproduction de mythes fondateurs propres au texte colonial se réalisent dans toute réunion universelle*. Un des rois se charge de nommer les premiers rois des Etats-Unis et de citer des épisodes de l'histoire de la nation depuis ses débuts et, même si celle-ci est connue seulement de manière fragmentaire et parfois contradictoire, elle sert presque exclusivement à soutenir le projet moral de la nation. En donnant de l'importance aux noms et aux actions des rois qui se sont sacrifiés pour la cause, l'histoire de la nation fonctionne comme une histoire officielle; elle ne récupère pas des histoires de groupes ou de minorités, mais construit des héros en les consacrant. Son mythe est particulièrement fonctionnel, surtout parce qu'il s'agit de cas exemplaires, de personnes qui ont donné leur amour et se sont sacrifiées pour que d'autres ne souffrent pas les mêmes maux qu'elles. C'est dans ce sens qu'on peut réaffirmer l'idée d'une nation d'individus, c'est-à-dire une nation de sujets doublement séparés (exclus de l'Etat-nation équatorien et en relation coloniale avec la loi LK). Scission entre le cri «amour de roi»* qui reconstruit des histoires de sacrifice et d'amour (comme un «amen» avec une intensité quasi militaire), et les salutations lors desquelles ils élèvent la couronne* avec leurs mains (et qui renvoient elles-mêmes aux hiérarchies du salut militaire); entre les prières mémorisées de la bible LK* et celles qui suivent et expriment le désir de temps meilleurs. Le caractère duel se réaffirme dans ces actes de parole; les discours articulent ou alignent des arguments contradictoires, voire même opposés, qui apparaissent comme similaires, cohérents ou logiques.

Chaque écart avec le texte colonial renforce le texte local. Les actualisations finissent par être le lieu privilégié de la différence avec le texte original. A la fin de l'année 2007, par rapport à la proposition venue de New York de changer la constitution afin d'éliminer la légitimité des actualisations locales, c'est-à-dire de la modifier pour qu'elle se convertisse en un seul et unique texte valable pour tous les chapitres* dans tous les pays, un des leaders en Equateur commenta:

«Ce n'est pas que ça va être plus facile en ayant un seul texte. Ça, ça ne peut pas se faire parce que, pour élaborer une nouvelle constitution, il faudrait consulter et faire participer chacun des chapitres*.»

Le plus grand exemple de scène coloniale où l'hégémonie symbolique se manifeste, est peut-être cet épisode mythique, fondateur du chapitre* équatorien des LK, où King Boy Gean et King Lucky s'affrontent au moment où est questionnée la légitimité de l'autorisation qu'aurait reçue Gean pour planter le drapeau* LK. Cette confrontation se fait en présence

[8] Le «blanchiment» se réfère au processus de dépréciation des couches populaires et autochtones et de valorisation du mode de vie nord-américain/européen, caractéristique des élites équatoriennes (Ndt).

d'autres rois. Gean et Lucky discutent et clarifient leur point de vue dans une langue que les autres ne comprennent pas: en anglais. Son utilisation comme langue de prestige imprègne de colonialité le niveau local. Le métissage langagier de l'espagnol et de l'anglais, comme stéréotype du latino aux Etats-Unis, reste une forme «tolérée» d'anglais. Comme le dirait Bhabha (2007), c'est presque la même chose, mais pas exactement, pas suffisamment. Dans ce résidu qui se dégage du «presque anglais», cohabitent le secret – la langue incompréhensible – comme mythe colonial et les pratiques d'appropriation de la langue du colonisateur (comme l'anglais pour les Portoricains). La langue du colonisateur fixe la catégorie du latino, la stéréotype et se construit par contraste. Le latino (tout comme l'immigrant en général) fournit à l'hégémonico-métropolitain cet autre dont il a besoin pour s'affirmer. Et le pouvoir local – dans chaque chapitre* – reproduit ces ambivalences du pouvoir colonial: non seulement on désire aussi ce que l'on rejette et ce qu'on stéréotype (Hall 1993), mais on naturalise la double morale au nom de pratiques stratégiques de préservation du pouvoir.

NATION ET RÉUNION DANS LA DIASPORA

Lors de nos expériences ethnographiques de Madrid, Murcie et Barcelone, nous nous sommes réunis avec différents rois dans des locaux de Burger King et sur des places de sport des quartiers périphériques habités en majorité par des immigrants. Etant donné que les Equatoriens sont le deuxième groupe plus important d'immigrants résidents en Espagne (plus d'un million entre les régularisés et ceux qui ne le sont pas), ils disposent d'associations autant pour la régularisation et les droits des immigrants, que pour les activités sportives et culturelles, associations qui organisent des tournois de football, des fêtes et d'autres types de rencontres. L'utilisation «à l'équatorienne» de l'espace public espagnol est une des marques de réunion dans la diaspora[9]. Le parc ou les terrains de sport sont des lieux ouverts qui ne se parcourent pas, mais qui s'habitent; dans ces endroits, on développe (même en hiver) des activités comme le football, on cuisine les plats typiques, on joue aux cartes, on boit, on chante, on rit et pleure, on organise et planifie. Bhabha (2007) décrit son expérience de la migration de la manière suivante:

«J'ai vécu ce moment de dispersion des gens qui, en d'autres temps et d'autres lieux, dans les nations des autres, devient un temps de regroupement. Regroupements d'exilés et d'émigrés et de réfugiés; regroupement aux frontières; regroupement dans les ghettos ou les cafés des centres-villes; regroupement dans la mi-vie, la demi-lueur des langues étrangères, ou dans l'étrange fluidité de la langue d'un autre; regroupant les signes d'approbation et d'acceptation, les niveaux, les discours, les disciplines; regroupant les souvenirs de sous-développement, d'autres mondes vécus rétroactivement; regroupant le passé dans un rituel de reconnaissance; regroupant le présent» (2007: 223).

La nation LK illustre très bien la liminalité de la nation moderne ou de la modernité culturelle et son caractère diasporique. Comme le note Eric Hobsbawm (2006), la nation moderne se consolide comme fait historique majeur dès le milieu du XIXe siècle, quand se produit la vague migratoire la plus importante vécue par l'Occident. Nous pourrions interpréter, à la suite de ce qu'il décrit pour l'Occident européen, la nation latino-américaine à partir des migrations massives, des mouvements et évasions de populations, qui construisent des territoires d'absence et reconfigurent la métaphore comme marque par excellence de l'imaginaire national (Bhabha 2007), tandis que les travailleurs émigrants rendent possible le processus de modernisation d'autres nations. Le centre des grandes villes de l'Occident produit les marques de leur modernité nationale et cosmopolite tout en recevant les marques d'autres modernités périphériques; cette cohabitation montre le caractère liminal de toute modernité, son Autre apparaissant comme sa condition d'existence. La liminalité de la nation moderne remet en question l'idée d'une autonomie centralisée et géographiquement stable.

L'aspect métaphorique du projet de nation moderne fait qu'à l'intérieur d'une nation comme l'Equateur – dont le pouvoir symbolique essaie de représenter de manière homogène la société comme une totalité holistique, dans laquelle classe, race et genre constituent des expressions collectives unitaires – apparaissent des métaphores qui, au lieu d'imposer un passé naturalisé, l'historicité et la monumentalité de la nation équatorienne, proposent la nation LK, la jeunesse, la migration et la temporalité de la nation moderne. Anderson (2002) se demande pourquoi les nations célèbrent leurs anciens et non pas leur surprenante jeunesse. Comme une expression symptomatique des limites de l'Etat-nation moderne latino-américain, incapable de fournir des garanties sociales basées sur la sécularisation et sur l'universalisation des droits, la nation LK est, plutôt qu'une célébration de la nation moderne, la preuve de sa liminalité,

[9] A la différence de la diaspora juive, provoquée par l'expulsion qui commence par la prise de Jérusalem par Titus, la diaspora équatorienne reprend l'idée de semence (*spora*) qui se disperse à la recherche d'un sens aux discours qui agissent comme pratiques culturelles communes.

dans la mesure où la rhétorique principale du nationalisme ancré dans l'idéologie des Lumières ne peut pas construire une totalité sociale, puisqu'elle a toujours besoin de son Autre. Tout comme les Lumières européennes ont eu besoin de construire un Autre barbare pour justifier leur projet civilisateur, la nation construite à partir d'un tel projet culturel, comme la nation indigéniste-ancestraliste équatorienne, échoue dans sa tentative totalisante, puisqu'elle a aussi besoin de son Autre: la marginalité sociale. Bhabha le confirme quand il adopte la perspective postcoloniale telle que définie par Partha Chatterjee:

«Le nationalisme [...] cherche à se représenter lui-même dans l'image des Lumières et échoue à le faire. Car l'idéal même des Lumières, pour affirmer sa souveraineté en tant qu'idéal universel, a besoin de l'Autre; s'il pouvait jamais s'actualiser dans le monde réel comme le véritable universel, il se détruirait lui-même» (Chatterjee 1986: 17, cité in Bhabha 2007: 227).

Par conséquent, la nation moderne périphérique, celle qui se construit aux limites de la structure géopolitique de l'Occident, n'est possible que si elle trouve un Autre situé à l'intérieur d'elle-même: il s'agit des réfugiés co-nationaux et en même temps exclus. Dans ce contexte paradoxal, la migration et la diaspora n'apparaissent pas seulement comme une alternative pour le travail, mais surtout comme une possibilité de donner du sens à la métaphore de la nation, de donner du sens à l'absence que produit l'éloignement. L'identité équatorienne est réinventée à New York et à Madrid, ce qui permet également de re-signifier par exemple le signifiant de l'Indien en terre équatorienne, à l'intérieur même des groupes exclus produits par l'Etat national, comme les *Latin Kings*. Des résonances apparaissent entre la liminalité de la nation moderne centrale et hégémonique et la nation moderne périphérique. Les deux permettent une marginalité fonctionnelle. En Espagne, la voix inca «Rumiñahui» donne son nom à l'association d'Equatoriens et l'«Inca»* est la hiérarchie maximale parmi les LK. Pour sa part, la Tribu* Sacrée Atahualpa Equateur (*Sagrada Tribu Atahualpa Ecuador*) montre en un seul et même nom le résidu d'une nation équatorienne en dehors de l'Etat sécularisé («Sacrée»), le nomadisme et la temporalité de la nation périphérique («Tribu»), en même temps qu'il donne sens dans le quotidien, urbain et juvénile, au signifiant indigéniste (l'Inca «Atahualpa»). Cette perspective transnationale de la nation LK confirme, à partir du témoignage de vie de sujets subalternes, que le projet de la nation moderne génère dans les pratiques culturelles des formes de résistance qui imputent au signifiant global et homogène l'impératif de vivre la localité de la culture, surtout en conditions d'exclusion sociale et de saturation de référents globaux.

CONCLUSION: MIMÉTISME ET DUALITÉ DE LA NATION LK COMME REPRODUCTION DE FIGURES DOMINANTES

Cependant, ce qui est intéressant est que la nation LK finit par reproduire les ingrédients sous-jacents au système culturel dominant et qui, en définitive, ont motivé la construction et l'existence de la nation en question. Quels sont ces ingrédients? Nous en mentionnerons ici deux.

Le premier, appelé «masculinité hégémonique» (Connell 1987), est la configuration d'un discours puissant et articulateur d'une manière de concevoir et de mettre en pratique la relation avec l'autre. La hiérarchisation, la création par projection d'un autre vu comme inférieur, la prédisposition pour inférioriser l'autre, voire même pour l'anéantir, sont quelques-unes des expressions de la masculinité hégémonique qui conçoit la reconnaissance et le respect comme conditions pour interagir avec l'autre. Souvent, la masculinité hégémonique justifie des actions violentes en les considérant comme des applications normales (tolérées par la culture dominante) de ce discours (Cerbino 2006).

L'autre ingrédient renvoie à ce que Roberto Esposito (2002) a défini comme «immunité», à savoir cette condition du corps social ou individuel qui s'active quand il se sent harcelé par le négatif – les menaces provenant de ce qui est externe à ces corps, entendez par là les étrangers par exemple – ce qui génère de nouveaux particularismes qui oublient que le commun (l'universel) peut se construire à partir d'identités distinctes, et ce qui prédispose à l'utilisation de stratégies belligérantes[10]. Dans le cas de la nation LK, la nécessité de gérer un certain secret, les mécanismes de loyauté et les sanctions à l'encontre de ceux qui décident de l'abandonner de manière «suspecte», représentent une façon de s'immuniser envers cet autre extérieur (l'ordre social légitime), qui se comporte lui-même de manière analogue envers elle.

Par conséquent, la nation LK représente un symptôme plus ou moins évident de conditions culturelles, politiques et sociales conflictuelles qu'il faut situer à l'intérieur du système dominant et non à l'extérieur. Pour cela,

[10] Voir Appadurai (2007) qui parle d'«identités déprédatrices» qui sont celles qui ne tolèrent aucun Autre, car celui-ci est vu comme une menace pour leur homogénéité ou pureté. Elles tentent par conséquent de se débarrasser de lui.

il faut comprendre les contextes sociaux plus généraux dans lesquels agissent les organisations juvéniles. Comme l'affirme Conquergood:

«Instead of merely an object to be examined, gang culture needs to be juxtaposed with mainstream culture and engaged dialogically (Bakhtin) for the mutual deepening of insight that leads to compassion and humility, and the self-understanding that leads to critique, social responsibility and ethical action. Instead of grist for moral self-congratulation, as if ‹we› were violence-pure, and ‹they› were violence-prone, we need to recognize street gangs as magnifying mirrors in which we can see starkly the violence, territoriality and militarism within ourselves. We have much to learn about the human condition from encounters with street gangs and other marginalized groups» (Conquergood 1994: 218-219).

Quel est donc le sens d'une nation composée de rois et de reines? En premier lieu, nous pouvons faire référence au schéma déjà classique de la transformation du stigmate en emblème: dans des contextes où le fait d'être latino représente un désavantage, les sujets porteurs de cette caractéristique l'exaltatent et la transforment en un signifiant qui exprime l'orgueil. En second lieu, l'existence de dimensions personnelles avec des histoires de vie marquées par la solitude, la détresse, parfois l'abandon, incite les membres de la nation LK à se penser comme des sujets en manque pour qui le plus important est d'expérimenter le progrès individuel. Au fond, nous assistons à l'incorporation du mécanisme de la culpabilité personnelle induite par le discours dominant, comme l'élément clé pour expliquer l'échec des jeunes des secteurs populaires.

A partir de l'expulsion vers la marge, la privation d'espaces publics propices à la socialisation, la négation de référents pour le loisir et la distraction, la nation LK se propose comme défi principal pour sa subsistance de rechercher une légitimité formelle à travers la reconnaissance et l'octroi du statut juridique de personne morale. Une fois de plus, on assiste à une particularité de cette organisation juvénile par rapport à d'autres qui s'affirment ces dernières années: l'expression claire d'un désir d'inclusion qui permette de renforcer, par l'institutionnalisation, l'organisation même. Une demande de reconnaissance du travail organisationnel réalisé jusqu'à maintenant dans un contexte social de haute vulnérabilité, doublée d'une demande d'attention envers des nécessités de formation de base d'un côté et, de l'autre, envers l'exercice de ses droits culturels exprimé dans la revendication de pouvoir marcher dans la rue librement, avec ses emblèmes, sans être l'objet de regards discriminatoires et dénigrants ou de répression policière.

La nation se caractérise par une structure duelle qui fait que ses membres la considèrent composée d'un côté «négatif» et d'un côté «positif». Le premier, plus primaire ou primitif comme ils le définissent (et pas seulement en termes temporels, mais aussi comme quelque chose de constitutif), renvoie à l'emploi de la violence comme ressource nécessaire dans certaines occasions; le second se réfère à la connaissance et au savoir-faire qui permet de se distancier de l'utilisation de la violence en situations de crise.

De toute manière, les formes de violence employées dans cette organisation constituent une «esthétique de la violence» liée aux conditions du quotidien, comme la conçoit Imbert (1992) qui la définit comme une manière de voir et de percevoir partagée à l'intérieur du petit groupe, qui fait office de connexion vers un être ensemble. La violence est la démonstration d'une affirmation nécessaire dans un contexte de haute vulnérabilité et de marginalité comme l'est la rue. Cette morale qu'on a voulu mettre à la base de l'ordre social moderne comme condition nécessaire à son existence et à sa reproduction, se montre inconsistante, voire même niée lorsqu'il s'agit de rendre possibles le lien social et le maintien de la collectivité. Cette double âme, figure en apparence contradictoire, est une manière imitative de montrer précisément cette inconsistance.

Traduit du castillan par Jérémie Voirol

PETIT GLOSSAIRE LK

Amour de roi / reine: expression pour se saluer entre rois / reines, cri collectif à l'unisson d'approbation, salutation de respect à un supérieur.

Bible LK: ensemble de textes – littérature fondatrice, constitution, objectifs, lois, manifestes et autres documents écrits – qui synthétise l'histoire et les actualisations successives de la nation LK.

Chapitre: cellule de l'organisation distribuée territorialement.

Couronne: symbole identitaire le plus important qui se fait en utilisant le pouce, l'index et l'auriculaire des deux mains unies en forme de couronne.

Elever la couronne: geste de salutation qui consiste en lever la main en forme de couronne et qui accompagne normalement l'expression «amour de roi / reine».

Inca: plus haute hiérarchie dans l'organisation.

Jaune (ou doré) et noir: couleurs de l'organisation.

*Petits frères (*hermanitos*):* autodénomination des membres de l'organisation.

Planter le drapeau: fonder un chapitre ou une tribu LK dans un nouveau pays.

Tribu: ensemble des chapitres distribués sur un territoire translocal et / ou transnational.

Universelle: réunion périodique qui rassemble les membres des différents chapitres à l'échelle nationale pour discuter de thèmes significatifs. Normalement les personnes externes à l'organisation ne peuvent pas y participer.

BIBLIOGRAPHIE

AGAMBEN Giorgio
1995. *Moyens sans fins: notes sur la politique*. Paris: Payot & Rivages.

1997. *Homo Sacer 1. Le pouvoir souverain et la vie nue*. Paris: Seuil.

ANDERSON Benedict
2002. *L'imaginaire national: réflexions sur l'origine et l'essor de la globalisation*. Paris: La Découverte.

APPADURAI Arjun
2007. *Géographie de la colère: la violence à l'âge de la globalisation*. Paris: Payot.

BALIBAR Etienne
1997. *Droit de cité: culture et politique en démocratie*. La Tour d'Aigues: Ed. de l'Aube.

BAUMAN Zygmunt
2006. *Vies perdues: la modernité et ses exclus*. Paris: Payot.

BHABHA Homi K.
2007. *Les lieux de la culture: une théorie postcoloniale*. Paris: Payot.

BROTHERTON David, BARRIOS David
2004. *The Almighty Latin King and Queen Nation. Street Politics and the Transformation of a New York City Gang*. New York: Columbia University Press.

CANNARELLA Massimo et al.
2007. *Hermanitos. Vita e política di strada tra i Giovanni latinos in Italia*. Roma: Ombre Corte.

CERBINO Mauro
2006. *Jóvenes en la calle, cultura y conflicto*. Barcelona: Anthropos.

CERBINO Mauro et al.
2000. *Culturas juveniles, cuerpo, música, sociabilidad y género*. Bogotá: Convenio Andrés Bello; Quito: Abya Yala.

CERBINO Mauro, RODRÍGUEZ Ana
2008. «La Nación imaginada de los Latin Kings. Mimetismo, colonialidad y transnacionalismo», in: Mauro CERBINO, Luis BARRIOS (Eds), *Otras Naciones: jóvenes, transnacionalismo y exclusión*, p. 41-74. Quito: FLACSO-Ecuador.

CHATTERJEE Partha
1986. *Nationalist Thought and the Colonial World: A Derivative Discours?* London: Zed.

CONNELL Robert
1987. *Gender and Power.* Cambridge: Polity Press.

CONQUERGOOD Dwight
1994. «Homeboys and the hoods: Gang communication and cultural space», in: Lawrence FREY (Ed.), *Group Communication in Contest: Studies of Natural Groups*, p. 23-55. New Jersey: Lawrence Erlbaum Associates.

ESPOSITO Roberto
2002. *Immunitas: protezione e negazione della vita.* Torino: Einaudi.

FEIXA Carles et al.
2006. *Jóvenes Latinos en Barcelona.* Barcelona: Anthropos.

HALL Stuart
1993. «Cultural identity and diaspora», in: Patrick WILLIAMS, Laura CHRISMAN (Eds), *Colonial Discourse and Postcolonial Theory: A Reader*, p. 392-401. New York / London: Harvester Wheatsheaf.

HANNERZ Ulf
1996. *Transnational Connections. Culture, People, Places.* London / New York: Routledge.

HOBSBAWM Eric
2006. *Nations et nationalisme depuis 1780: programme, mythe, réalité.* Paris: Gallimard.

IMBERT Gérard
1992. *Los escenarios de la violencia, conductas anómicas y orden social en la España actual.* Barcelona: Icaria.

LEA John, YOUNG Jack
1993. *What is to Be Done About Law and Order?* New York / Boulder: Pluto Press.

WACQUANT Loïc
2006. *Parias urbains: ghetto, banlieues, Etat.* Paris: La Découverte.

AUTEUR·E

Mauro Cerbino est docteur en anthropologie urbaine, professeur et chercheur du Programme d'études de la communication à la Faculté latino-américaine de sciences sociales (FLACSO)-siège Equateur et directeur d'*Iconos*, revue publiée par cette même institution. Il a développé depuis de nombreuses années deux axes de recherche sur des thèmes liés à la jeunesse; sur l'articulation entre culture et violence et sur les médias et la politique. Il a publié, à partir de ses recherches, de nombreux articles dans des revues nationales et internationales, ainsi que des chapitres de livres, en plus des ouvrages suivants: *Otras Naciones, Jóvenes, Transnacionalismo y exclusión* (2008); *Jóvenes en la calle, cultura y conflicto* (2006); *Comunicación cultura y política* (2008); *Violencia en los medios de comunicación, generación noticiosa y percepción ciudadana* (2005); *Pandillas juveniles* (2004); *Culturas juveniles, cuerpo, música, sociabilidad y género* (2001).

FLACSO siège Equateur, La Pradera E7-174 y Av. Diego de Almagro, Quito, Equateur
mcerbino@flacso.org.ec

Ana Rodríguez est chercheure et conservatrice d'art, directrice du Centre d'art contemporain de Quito et chercheure à la FLACSO-siège Equateur dans le cadre du projet de recherche «Représentation médiatique de la frontière nord». Elle est fondatrice de la résidence et espace d'art contemporain *ceroinspiración* à Quito. Elle a été responsable de plus de vingt expositions d'art et de culture contemporaine et a publié des livres sur l'art, ainsi que des articles scientifiques sur l'image et la visualité. Elle est professeure de théorie de l'image, d'esthétique et de muséologie dans le programme du Master en études de l'art de l'Université centrale de l'Equateur, où elle enseigne depuis 2004. Elle a publié avec Mauro Cerbino plusieurs articles sur les organisations juvéniles de la rue.

Université centrale de l'Equateur, Carlos Montufar 380 y Quiteño Libre, Quito, Equateur
rodriguez.lud@gmail.com